

Feuilleton du Pays du dimanche : Honneur pour Honneur

Autor(en): **Stéphane, Marie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **1 (1906)**

Heft 48

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-256351>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Vers le Bonheur

La nature a mis le bonheur à la portée de tout le monde; il suffit, pour chacun, de savoir le saisir.

Lucrèce.

« Le bonheur n'existe pas! » — disent ceux qui ont souffert, assimilant le reste de l'univers à leur cas particulier... « La vie n'est que douleurs et misères! » Ceux-là sont généralement d'âge mûr et demeurent tristes irrémédiablement, même quand leurs peines sont disparues ou affaiblies.

« La vie est bonne, le bonheur nous viendra! » affirment ceux qui n'ont rien vu, les jeunes, les confiants, souriant à l'existence. « Sont-ils ennuyeux, ces pessimistes, avec leurs mines soucieuses et leurs paroles amères!... Nous sommes heureux, pourtant! »

Et l'étrange, c'est qu'ils ont raison les uns et les autres.

Le lugubre, l'irritant, qui pense et voudrait le bonheur des autres, c'est que souvent, très souvent, si le bonheur n'est pas là, c'est qu'on n'a pas su le voir, le saisir, le garder.

Qu'il nous soit permis d'introduire dans ce grave sujet une anecdote puérile, mais ayant sa portée : L'autre jour, une personne qui sait réfléchir gagnait le ponton d'un bateau. Devant elle, quelqu'un s'exclame, désolé : « Voilà bien ma chance, le bateau part! » Derrière elle, une voix riieuse disait : « Justement le bateau arrive; nous sommes servis à la seconde, comme un monarque. »

Et c'était réel. Si un premier bateau dé-

Feuilleton du *Pays du dimanche* 46

Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

Elle sourit sans répondre, en fixant son regard expressif sur le jeune marquis.

— Ma cousine préférerait peut-être voyager pour son propre compte? insinua-t-il d'un accent bienveillant.

— Je ne dis pas non! répond gravement la jeune fille.

— Peut-on deviner de quel côté vous aimerez à diriger vos pas, Chantal?... demanda à son tour M. de Montbrun.

— Il serait de bonne guerre de m'avertir avant de me mettre ainsi sur la sellette, cher oncle Georges! répliqua-t-elle en se levant vivement.

marrait, un second, comme il est d'usage, venait recevoir ceux qui avaient manqué le précédent.

Il en est généralement ainsi dans la vie : A côté d'une chance mauvaise surgit une chance heureuse... Après l'orage, un beau soleil... A la suite d'une déplorable affaire, une opération fructueuse.

Seulement, il faut être prêt à saisir au vol la bonne chance, et ne point s'attarder en lamentations brisant le courage.

On objectera qu'il y a des gens irrémédiablement malheureux, que la maladie a terrassés pour jamais, chez qui la mort sinistre est entrée, implantant dans le gai logis de jadis l'éternel deuil.

C'est vrai, mais ceux-là sont l'exception, la douloureuse et rare exception.

Il y a aussi des gens qui se blessent ou succombent dans une course en voiture, dans un accident de chemin de fer. C'est atroce, mais cela n'empêche pas le reste de la population de se servir des mêmes moyens de locomotion, car on sait que ces accidents, relativement au nombre des voyageurs, ne sont que de très rares exceptions.

En outre, il faut bien l'avouer, combien de fois la maladie ou la mort viennent-elles de la faute du patient, ou de ceux qui l'ont mis au monde, ou de ceux qui le soignent?... Que de santés détruites par un manque d'hygiène, par le corset, par l'insouciance, par des excès, etc. etc.

Cette question de santé mise à part, on peut poser en principe que le bonheur relatif, suffisant, doux et joli, serait possible, si on le voulait.

Il est clair que si on se laisse entraîner à

— Pourquoi?... La revue que vous lisiez ce matin contient une relation si intéressante de Loti, touchant la découverte des merveilles enfermées dans l'enceinte privée de la capitale des Célestes, que je soupçonne fort votre imagination de vagabonder dans ces villes mystérieuses, poursuit l'impitoyable baron.

— Je ne m'en défends pas!... Mais je vous affirme que ce ne sont pas les curiosités, dépeintes cependant avec tant de talent, qui m'attireraient à Pékin, répliqua la jeune fille souriant pour dissimuler sa rougeur.

— Je m'en doute bien... parbleu!

M^{me} de Verneuil frissonna, et s'adressant à la fois à sa fille et au baron :

— Fais-nous grâce de ton mauvais goût, Chantal! Ce n'est certes pas moi qui te conduirai dans cet infect pays, où les débris humains jonchent les rues et les jardins, dit-elle. Pouah! quelle horreur!... Où donc

des désirs effrénés, dépensant l'argent qu'on a, d'abord, et ensuite celui qu'on n'a pas, rêvant de luxes au-dessus de sa fortune, laissant la proie pour l'ombre, poursuivant par tous les moyens une situation flattant l'orgueil, ne voyant dans le mariage que la réalisation d'ambitieuses visées, il est très clair, très certain que, sauf un merveilleux hasard ou le sacrifice de toute honnêteté, on trouvera le malheur... peut-être pour toujours...

Alors, naïvement, inconsciemment, au lieu de s'en prendre à soi-même, on accusera le destin, la fatalité, les hommes, Dieu, tout, sauf soi-même, unique artisan de ce malheur.

Ce serait si facile, pourtant, de ne pas viser trop haut, de chercher et de découvrir autour de soi les joies si réelles de la simplicité, du travail, de l'affection!

Que de bonheurs charmants existent, même dans une condition très modeste : Un gentil intérieur, petit, simple, en grand ordre et méticuleuse propreté... le travail modéré, distraction, contentement, et non surmenage... le nécessaire, sans coûteux superflu... Parfois, rarement, une raisonnable fantaisie satisfaite... Pas de convoitises rongeantes... La santé, grâce au travail, à la bonne hygiène, aux satisfactions intimes... Et la tendresse, la grande et délicieuse tendresse, les jouissances infinies de la famille, donnant du charme à tout, jetant un rayon de soleil sur cette simplicité qui devient rayonnante!...

Peut-être, en revenant éternellement sur cet éternel et inépuisable sujet, les lecteurs, les lectrices surtout, arriveront-ils à être convaincus.

allez-vous chercher tous les deux ces lugubres évocations? Je ne vous reconnais pas, Georges.

— C'est de l'actualité, chère madame! riposta le baron malicieux.

Et tandis qu'à l'hôtel de Verneuil les noms de Luc et de Gauthier sont dans la pensée de tous, le fils du banquier achève de ruiner sa santé dans une vie désordonnée en dissipant follement la fortune qui doit lui revenir un jour; et sur la terre d'exil le lieutenant Lenorcy frissonne déjà sous les premières atteintes du typhus qui le guette comme une proie.

La santé de Gauthier s'est soutenue tant qu'il y a eu à combattre. La grande pensée du devoir le rendait presque invulnérable contre les privations et les fatigues; mais aujourd'hui où la paix va s'affermissant, les forces de l'officier déclinent rapidement sous la double et poignante influence de l'air vicié et de la nourriture malsaine; son

C'est aux jeunes filles particulièrement que ces vérités si simples, si grandes, si essentielles, doivent être révélées ; mères et éducatrices ne sauraient trop leur redire : *Le bonheur, un relatif et charmant bonheur est de ce monde. Seulement, ce bonheur n'est pas l'oiseau bleu, follement envolé à de vertigineuses hauteurs, l'oiseau idéal et insaisissable, aux ailes constellées de diamants. Celui-là ne réserve que déceptions... Tout au contraire, l'oiseau au plumage simple, né dans nos climats, voletant autour de nous, facile à atteindre, docilement se laissant mettre en cage et y chantant gaiement un joyeux chant de printemps, doit être l'honnête rêve et la charmante réalité.*

Riches et pauvres, elles ignorent, elles rêvent, elles convoitent : trop souvent, le facile et joli bonheur s'éloigne ; le chagrin, la désillusion, parfois la maladie, la ruine surviennent ; le cœur est vide, le découragement mord d'une morsure envenimée, et on déclare qu'on est lasse à en mourir, que la vie est affreusement mauvaise.

Ceci n'est qu'un premier jalon, une première révélation aux avides de bonheur, leur affirmant que ce bonheur rêvé, elles peuvent l'avoir...

Si elles le veulent !

En avant, vers le bonheur !

Jeanne FRANCE.



Pour deux poulets

La vendetta était déclarée depuis longtemps entre Bénini et Andracci. Elle avait pour cause une rivalité de jeunesse. Tous les deux avaient jadis aimé une même jeune fille. A peine Bénini l'avait-il demandée en mariage, qu'Andracci s'empressait de se rendre chez les parents pour essayer de supplanter son rival. Dans cette alternative, prévoyant les malheurs dont elle allait être la cause en se prononçant pour l'un au détriment de l'autre, la jeune fille prit le sage parti de les refuser tous les deux ; aucun d'ailleurs ne lui convenait parfaitement.

Mais le mal était fait. Bénini se dit que si Andracci n'avait pas marché sur ses traces, la jeune fille était à lui. Ce dernier se tint le même langage, et la haine naquit

énergie s'use dans la monotonie des longues journées de désespoir et dans les continuelles insomnies qui hantent ses nuits passées sur la dure, terre formée de bone séchée au soleil, d'où s'exhale une odeur fétide et nauséabonde.

C'est alors que, profitant de son affaiblissement physique, le tentateur s'approche de lui :

— A quoi bon vivre ?... lui souffle-t-il traitreusement. Que te servira de te couvrir de lauriers, puisque tu es à jamais séparé de celle à qui tu rêvais de les offrir ? Pour elle et les siens, tu n'es plus qu'un paria, un vulgaire voleur !

La sueur mouille ses tempes, un profond découragement s'empare de lui ; mais il lève les yeux vers le ciel, et aidé du secours divin, il lutte énergiquement contre cette tentation. La désespérance lui apparaît ce qu'elle est réellement : une lâcheté, une sorte de suicide moral ! Il ne se reconnaît pas le droit de s'y abandonner, et il puise dans la certitude de sa foi, qu'aucun doute n'effleure, le courage de supporter avec les souffrances de l'exil celles bien autrement

dans le cœur des rivaux. Haine mortelle, alimentée par les chicanes de chaque jour.

Ces chicanes étaient d'autant plus faciles et nombreuses que les ennemis étaient voisins, avec des propriétés séparées seulement par une palissade. Pas de jour ne se passait sans qu'un méfait quelconque ne soit commis sur la lisière commune des deux petits domaines. Tantôt, c'était une récolte à demi détruite, tantôt une volaille assommée, tantôt autre chose. Seulement Bénini était plus acharné dans la vengeance que son antagoniste, et le mal qu'il accomplissait pour nuire à ce dernier prenait parfois les proportions d'un véritable crime.

Chacun d'eux avait alors un fils de vingt-six ans. Il va sans dire que la haine des deux pères leur était transmise en héritage, et qu'ils promettaient d'observer fidèlement la coutume du pays.

Le fils de Bénini était en mer, à bord d'un paquebot faisant le trajet d'Ajaccio au Brésil. Il était allé traiter une grosse affaire pour le commerce des peaux de bœufs, et l'on attendait son retour d'un jour à l'autre.

Bénini avait pour lui une grande affection ; il se faisait une fête de le revoir, et aussi de bien le recevoir. Une belle paire de poulets était engraisnée à cet effet.

Un matin, en allant leur donner de l'orge et contempler avec satisfaction la rondeur de leurs formes, il aperçut le fils d'Andracci rôdant le long de la palissade, un gourdin à la main. Cela lui parut suspect, et il se demanda qu'elle pouvait bien être son intention. Tout en réfléchissant, il entraînait dans le poulailler. Quelle ne fut pas sa fureur à la vue de ses chers poulets étendus sur la terre à demi assommés.

— Le scélérat, s'écria-t-il, il me le paiera !

Rentré chez lui, il reçut une lettre. Son fils l'informait qu'il avait mené à bien sa mission et pensait revenir dans une huitaine.

— Et dire que mes poulets sont morts, morts à l'instant même où il va rentrer ! Et nul moyen de les conserver jusque-là ! Maudit Andracci, tu me le paieras, tu me le paieras !

Aussitôt il décroche son fusil, le charge avec des chevrotines, et sort furieux.

A peine dehors, il s'arrête soudain, se frappe le front rentre en murmurant entre ses dents :

cruelles du soupçon qui, pesant sur lui, fait le désert autour de son cœur.

Cependant un rayon de soleil vient de luire pour lui. Le baron de Montbrun a tenu la promesse faite à Chantal, et pour réparer le long silence qu'il a involontairement gardé vis-à-vis du jeune homme, il lui a, non pas écrit, mais télégraphié pour lui donner plus tôt l'assurance de son inaltérable estime et lui transmettre le message de M^{lle} de Verneuil.

« Chantal fait chaque soir pour vous sa plus ardente prière !... »

Que cette simple phrase en dit long à Gauthier. Il la commente avec son cœur, et il comprend tout ce qu'elle signifie de fidèle souvenir, de tendre compassion, peut-être aussi d'impérissable amour.

Ces dix mots rayonnent, entre les autres, comme autant d'étoiles lumineuses dans le ciel sombre de sa vie, comme le résumé du poème divin qui a ensoleillé l'aurore de sa jeunesse... Peut-être aussi le breuvage réconfortant que l'on offre au condamné à mort un peu avant l'heure où le bourreau doit exécuter son œuvre ? songe-t-il parfois

— Attendons à demain, c'est plus sûr. Le lendemain était jour de marché à Ajaccio. Le jeune Andracci devait s'y rendre, comme de coutume.

Il partait ordinairement dès le matin et ne revenait que la nuit.

Bénini s'assura de son départ, et le soir il se dirigea vers un chemin très solitaire s'embranchant sur la grande route, à deux kilomètres du village. Ce chemin n'était guère suivi que par les piétons. Il coupait à travers bois et évitait de faire le tour d'une grande propriété englobée dans l'angle de la route.

Le Corse prit ce chemin et arriva au bout d'un quart d'heure dans un fourré fort sombre. Un gros buisson d'ajoncs s'avavançait, très avant sur le chemin. Placé derrière, on avait vue sur la pente, entre deux rangs de grandes futaies, sans qu'il soit possible d'être aperçu des personnes venant d'en haut.

D'un coup d'œil rapide, Bénini inspecta ce lieu et le trouva sans doute à sa convenance, car il se glissa derrière les ajoncs et posa son fusil le long d'un arbre.

La nuit était alors tombée, et la lune, sortie de derrière la côte, s'élevait lentement dans le ciel.

Dans sa lettre de la veille, le jeune Bénini annonçait son retour dans une huitaine.

Mais la mer avait été bonne durant toute la traversée, le paquebot était entré dans le port d'Ajaccio peu de temps après le courrier, le lendemain de la distribution des lettres.

Le voyageur était heureux de cette avance qui lui permettait de faire à ses parents une agréable surprise. Il passa par le marché, donna quelques poignées de main de-ci de-là aux amis qu'il rencontra, et la nuit se faisant de toutes parts, s'engagea sur la grande route pour regagner son foyer. Arrivé au chemin de traverse, il le prit et doubla le pas.

Le Corse était en embuscade depuis plus d'une demi-heure, quand il entendit marcher dans les feuilles. Il l'avança la tête et vit une ombre se détacher en noir sur le chemin blanchi par la lune.

Il arma doucement son fusil et attendit.

L'homme arrivait rapidement et fut bientôt à cinquante pieds du buisson. La lune ne l'éclairant que par derrière ne permettait pas de voir ses traits. Mais à son large

avec une mélancolique résignation, en laissant retomber sur sa couche sa tête défaillante ; car, en dépit de sa vaillance, il sent que la vie l'abandonne, et après le divin Agonisant du jardin des Oliviers, il répète le « Fiat » avec une profonde soumission.

Mourir sans revoir sa mère !... cela est dur à la nature affectueuse de Gauthier.

Cependant quitter la vie avec son nom entaché aux yeux de son bienfaiteur, lui semble bien plus pénible encore.

— Luc a dû certainement être mis au courant de ce qui s'est passé ! se dit l'officier avec une involontaire amertume. Quelle attitude a pu être la sienne. Sa conscience est donc absolument morte, pour qu'il ait pu rester insensible aux voix de la justice et de l'honneur !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! n'accepterez-vous pas mon sacrifice pour la rançon de cette âme ? implore-t-il.

Profitant des moments de répit laissés par la fièvre, il adressa en termes émus quelques mots de remerciements au baron de Montbrun, le chargeant d'exprimer sa reconnaissance à M^{lle} de Verneuil pour